

Cartes d'affaires.

Si vous avez besoin d'un piano! Achez le fameux EVANS BROS. Le meilleur instrument sur le marché.

J.-G. CHENIER, 220 rue Division, Ottawa. Agent général pour tout le district d'Ottawa.

Wm. J. LANDREVILLE, Entrepreneur de Pompes Funèbres, 401 rue Sparks, Ottawa. Tél. Queen 3658.

Devlin & Ste Marie, 191 rue Principale, Hull, Que. Tel. Queen 297.

Docteur J.-E.-N. de Haitre, 171 rue de la Paix, Ottawa. Spécialité: Maladies de la peau.

Dr. J. U. DeLisle, 171 rue de la Paix, Ottawa. Spécialité: Maladies de la peau.

Dr. Eug. Quesnel, B. A., 374 Rue Rideau, Ottawa. Spécialité: Maladies de la peau.

BOUTÉ & BELANGER, 52 RUE RIDEAU, OTTAWA. Spécialité: Maladies de la peau.

Auguste Lemeux, C. R., 171 rue de la Paix, Ottawa. Spécialité: Maladies de la peau.

Dr. F. X. VALADE, 192 rue St-Patrice, Ottawa. Spécialité: Maladies de la peau.

Dr. R. CHEVRIER, 171 rue de la Paix, Ottawa. Spécialité: Maladies de la peau.

Dr. JOSAPHAT ISABELLE, 121 BUCKINGHAM, HULL. Spécialité: Maladies de la peau.

Agences Fédérales Limitées, 292 rue Dalhousie, Ottawa. Spécialité: Maladies de la peau.

LA Cie Gauthier, Ltée, 292 rue Dalhousie, Ottawa. Spécialité: Maladies de la peau.

Dr. A. I. TELMOSE, 88 rue York, Ottawa. Spécialité: Maladies de la peau.

Abonnez-vous à la JUSTICE.

FRANÇOIS DE BIENVILLE

ROMAN CANADIEN PAR JOSEPH MARMETTE

SCÈNES DE LA VIE CANADIENNE AU XVIIÈME SIÈCLE

(Suite.)

—Comment donc? fit l'aubergiste dont la curiosité s'ouvrait tant soit peu les yeux microscopiques.

—Imaginez-vous, monsieur Boisdon, répondit avec empressement le cuisinier, tout charmé d'avoir amené la conversation sur un terrain moins glissant que le premier, imaginez-vous que c'est une espèce de singe que de sauvage-là.

Pendant les deux premiers jours qu'il a passés ici, il s'est tenu tranquille. Mais, depuis la semaine dernière, ne voit-il pas qu'il s'est mis à sauter, à piouetter, à s'agiter enfin qu'on peut mourir de rire à le voir.

—On peut le voir? —Certainement, certainement, répondit Saucier, qui n'était pas fâché d'éloigner son créancier si bon marché.

—Et comment? —Par exemple, dit-il, il est venu à la messe, et ce grand-là s'est mis à chanter, à faire tomber les oreilles des ébriés de monseigneur, tant ils paraissent souffrir de l'entendre brailier ainsi.

—Bah! fit-il d'un air de doute, quelque morceau de cuivre. —Oui, du cuivre! allez voir un peu, monsieur Boisdon, et vous me direz après si vous n'en voudriez pas quelques jointures de ce cuivre-là.

—D'autant plus que le gaillet à bien su, parait-il, le cahier aux soldats sur la route; et ce n'est que depuis son arrivée au château que l'Iroquois a remis ses pendents d'oreilles. Il avait, voyez-vous, qu'il est sous la protection du gouverneur.

—Je voudrais bien voir ça, dit l'hôtelier d'un air à moitié convaincu. —Quoi, ça? l'or ou le prisonnier? —Oui, l'or... c'est-à-dire le sauvage.

—On va vous les faire voir. Holà! Moutonnet, arrive ici, criait-il à un aide qui s'occupait dans un coin à chercher des limaces entre les feuilles d'un chou.

—Alors, vite! et va montrer à monsieur Boisdon la chambre du sauvage. Et n'oublie pas de dire à la sentinelle que monsieur est des nos amis, fit-il en donnant une tape amicale sur le dos de Jean Boisdon.

Boisdon filait bien suivre son père, afin de voir aussi ce sauvage dont il venait d'entendre parler d'une manière propre à charmer son imagination. Mais son digne papa lui ayant signifié de l'attendre à la cuisine, forcé fut au gamin d'endurer, sans se plaindre, la décongéation de la curiosité.

Après avoir parcouru plusieurs corridors, Boisdon et son guide arrivèrent à la porte d'une chambre dont la fenêtre regardait sur la rue. Mais un soldat armé qui montait la garde à l'entrée de cet appartement leur en défendit l'accès en croisant son arme.

—Monsieur le soldat, dit alors l'apprenti cuisinier, tandis que Boisdon se retirait à distance respectueuse de la baïonnette dont le monarque militaire était armé, maître Boisdon vous prie de laisser voir le sauvage à son ami M. Boisdon.

—Ah! vous êtes M. Boisdon? dit le militaire en relevant son monarque. —Oui, monsieur. —Monsieur Jean Boisdon, l'hôtelier? —Oui, monsieur... pour vous servir.

Le soldat, ne voyant rien de menaçant dans la contenance et la mine de l'aubergiste, fit faire un tour à la clef qui était demeurée dans la serrure, et ouvrit la porte à notre curieux, tandis qu'il se retirait un peu en arrière.

Le marmion, qui avait probablement vu plus d'une fois l'homme des bois, ne jeta qu'un regard distrait dans la chambre du captif, et s'en retourna éplucher ses choux.

Alors Boisdon fit un pas, puis deux en avant, mais sans se presser. La cause de cette lenteur calculée, c'est que notre homme avait presque un assés grand faible pour la vie que pour son argent.

Et, comme les sauvages du temps jouissaient, en Canada, d'une fort mauvaise réputation, l'hôtelier frissonnait à la seule pensée de recevoir sur le crâne un coup furtif de tomahawk. Car la porte n'était qu'entr'ouverte et ne lui per-

—Deux fois quatre font huit, grommelait l'avare. Et c'en est bien sûr... Huit onces! hum! Et il hâta le pas pour regagner son logis.

Le même soir, Boisdon, qui ne savait comment s'y prendre pour trouver le temps moins long, tant il avait hâte de voir grossir le jour suivant, était occupé à faire le coup de dés avec quelques habitués du cabaret, lorsqu'il vit entrer le même soldat qui avait bien voulu lui laisser voir Dent-de-Loup.

—Bon, pensa l'aubergiste, en voilà un que je n'attendais pas, mais qui n'en est pas moins le bienvenu.

Puis, allant au devant de lui, il l'accabla de prévenances. L'aubergiste, qui n'avait pas perdu le goût de la soldatesque, et feignit d'abord de ne point s'apercevoir que le militaire lui payait seulement la moitié du prix ordinaire d'un écot.

L'histoire n'en parle pas, mais je me sens porté à croire que Boisdon avait auparavant mis de l'eau dans ce vin. Afin, cependant, de ne point faire naître de soupçon chez l'homme de guerre, il prit soin de lui laisser entendre qu'il agissait ainsi pour le remercier de la complaisance que le soldat avait eue à son égard.

Et, tout en faisant causer son homme, Boisdon parvint à savoir qu'il serait de garde le lendemain, à la même heure que la veille.

—Allons! se dit Boisdon, en frottant ses doigts crochus d'un air satisfait, tandis que le soldat s'en allait plein de jus de la treille et de gaîté bruyante, je n'ai pas perdu ni mon vin ni mon trouss.

La nuit parut doublement longue au cabaretier, car en calmant son excitation, elle lui fit songer qu'il s'embarquait dans une affaire qui pouvait très bien aboutir au pilori, à la prison, à l'amende, à l'amende surtout, ce qu'il craignait le plus au monde, après sa femme.

Il resta longtemps éveillé entre la peur et l'avarice qui se livraient sous son crâne un combat singulier. Enfin, vers le matin, la souff de l'or l'emporta.

—Quel danger puis-je courir? s'était-il dit pour porter le coup de grâce à son indécision. Depuis l'arrivée du sauvage, on assigne la porte de sa prison pour le voir. Il ne se passe point de jour sans que les curieux aillent l'examiner de dehors par sa fenêtre.

Pourquoi donc me soupçonnerait-on plus qu'un autre? Je saurai d'ailleurs si bien prendre mes précautions avec la sentinelle, qu'elle ne saura rien. —Puis, le matin, par la suite, quelque soupçon sur mon compte, le soldat se gardera bien d'en faire part à personne, tant il craindra le châtiement qu'on lui infligerait pour avoir manqué à la consigne. Car si on tolère qu'il laisse ainsi les badauds regarder le prisonnier, il est certainement tenu de veiller de près à ce que personne ne puisse faciliter l'évasion du sauvage.

—Allons! allons! Boisdon, mon ami, vous n'êtes pas si sot que votre femme le prétend, pensa-t-il en fermant les yeux pour tenter le sommeil.

Et notre homme s'endormit en faisant des rêves d'or.

Le matin, après avoir tout rangé dans sa boutique, —Madame Boisdon ne s'occupait que du pot-au-feu et de son intéressante famille, demeurant au second étage, où elle régnait en souveraine absolue, —le cabaretier prit, sur les dix heures, son air sérieux.

Il avait ostensiblement sous le bras une bouteille de vin blanc de Grave, et dans la poche derrière ses brasses deux petits objets qu'il avait enfouis secrètement.

Ainsi qu'un jour précédent, Boisdon s'en alla à la cuisine; mais cette fois Saucier était absent de son office.

Alors, sous prétexte de voir le maître d'hôtel au sujet de son vin, Boisdon monta de la cuisine et s'engagea dans le même corridor qu'il avait parcouru la veille.

Habitué de fréquenter visites de sa part, les gâtes saucier ne prêtèrent aucune attention à ses mouvements et le laissèrent aller où bon lui semblait.

Notre homme savait plus d'un tour. Il passa devant la sentinelle qu'il reconnut avec une grande satisfaction intérieure, et agita d'un air affairé. Le soldat, le voyant passer outre, lui demanda s'il ne voulait pas voir le sauvage.

—Apparemment mon vin a été bien apprécié et l'on désire y goûter encore, se dit Boisdon.

—Non, répondit-il au soldat; pas à présent, du moins, car j'ai affaire au maître d'hôtel.

Et il tourna le corridor d'un pas pressé.

Un quart d'heure après, Boisdon revint, causa de choses indifférentes avec le militaire, et ne parut céder qu'à ses instances pour jeter un coup d'œil dans la chambre du captif.

Enfin, la porte s'ouvrit et l'aubergiste, repétant à peu près ses manœuvres de la veille, introduisit la moitié de son corps par la porte entrouverte, tandis que la sentinelle continuait nonchalamment sa marche.

Le Chat-Rusé était étendu sur son grabat. A peine eut-il aperçu celui de qui dépendait sa délivrance, que son œil s'illumina d'un rayon de farouche espoir.

Il se leva en silence, et marcha doucement vers Boisdon, qui lui a fait un signe.

Dans un clin d'œil le couteau et la lime apportés par l'aubergiste passèrent dans les mains du sauvage, tandis que ce dernier met furtivement les précieuses pépites d'or dans la main difforme de l'hôtelier, qui tremble de désir.

Puis la porte se referme, et l'aubergiste revient tranquillement à son logis.

(A suivre.)

Les débuts de Villa

Si l'on veut bien comprendre la crise mexicaine, il faut lire l'histoire du général Villa telle que M. Alonides la raconte dans l'«American Review of Reviews».

Le biographe lui vainqueur de Torreon et du trop célèbre défenseur de Parral — qui n'évacua la place qu'après avoir invité, sous peine d'exécution immédiate, le caissier de la principale banque de la ville à verser entre ses mains une somme de cent quatre-vingt mille pesos, dont il lui donna d'ailleurs un reçu — est un correspondant militaire qui connaît à fond les personnages du drame dont il a été le témoin d'ordinaire impartial, mais parfois trop indulgent.

Bien que le collaborateur de la revue américaine ait eu à plusieurs reprises l'occasion de s'entretenir avec le redoutable guerrier indien égaré dans la civilisation moderne, ce n'est pas de la bouche même du général qu'il a recueilli les documents dont il a fait usage. Le conquérant des provinces du nord du Mexique est un homme trop dissimulé, trop taciturne, trop avare de paroles pour faire ses confidences à un reporter.

Il laisse ce soin à son ami intime et son conseiller politique, Raul Madero, frère du président assassiné.

Les souvenirs de jeunesse des personnages célèbres sont en général plus intéressants que ceux de leur âge mûr, parce qu'ils mettent de bonne heure en évidence les traits de caractère qui dominent toute leur vie.

Francisco, ou plutôt Pancho Villa comme on l'appelait d'ordinaire, — en remplaçant, suivant l'usage très répandu au Mexique, par un diminutif d'affection son prénom officiel, — était à peine adolescent à la mort de son père et tout jeune encore, il avait assumé la responsabilité de chef de famille et l'administration du ranch où il vivait avec sa mère et sa sœur. La jeune fille était d'une beauté rare et ne dédaignait pas les hommages du principal juge de la ville la plus rapprochée.

Pancho découvrit l'intrigue et les manœuvres de son père et se mit à la poursuite des deux amants. Il se fit accompagner d'un prêtre, et dès qu'il eut la main sur les fugitifs, il leur ordonna de se mettre à genoux et de faire bénir leur mariage, séance tenante. A peine cette cérémonie sommaire est-elle terminée que Pancho Villa présente une pelle à son beau-frère et lui commande de creuser une tombe.

Sans prononcer une parole, il attend que cette sinistre besogne ait atteint la profondeur qu'il a lui-même indiquée, puis il brûle la cervelle au nouveau marié et pousse du pied le cadavre dans la fosse.

Après cet exploit, il ne restait plus au meurtrier qu'à se réfugier dans les montagnes. Pendant 15 années, Pancho, à la tête d'une bande de brigands, répandit la terreur dans les provinces de Durango et de Chihuahua. Porfirio Diaz mit sa tête à prix. Vingt mille dollars de récompense furent promis à celui qui, mort ou vif, s'emparerait du célèbre bandit. Des centaines de «rurales», c'est-à-dire le nom des agents de police chargés de maintenir l'ordre dans les campagnes, furent lancés à sa poursuite. Il en tua trente-sept de sa main et leur livra quarante-huit batailles. Dans cette guerre, sans trêve ni merci, contre les représentants de la force publique, et de la légalité, il recut neuf blessures, mais aucune n'eut la moindre gravité.

Tel fut l'homme que Francisco Madero mit à la tête de l'insurrection organisée de l'autre côté de la frontière du Rio Grande contre Porfirio Diaz. Nommé directeur général des abattoirs de la ville de Chihuahua en récompense des services rendus à la révolution, qui a fait retomber le Mexique dans l'anarchie, Pancho Villa n'a pas considéré sa carrière comme close. Il est aujourd'hui le véritable commandant en chef des troupes qui marchent sur Mexico après avoir vaincu les troupes du président Huerta.

Les Etats-Unis ont parfois des protégés bien compromettants.

CHARBON

Nous en avons en quantité de toutes les grosseurs, et de qualité garantie. Faites-en l'essai, et vous n'en voudrez jamais d'autres.

O'REILLY & BELANGER, Limited, 38 rue Sparks, Bâtiment Russell. Tél. : Q. 861.

GARE AU POISON

Dans deux ans, la loi vous défendra l'usage des allumettes au bout empoisonné par le phosphore blanc.

Mais d'ici-là, que devez-vous faire? N'achetez que les allumettes D'EDDY portant la marque SESQUI.

Elles sont vierges de tout poison et n'offrent ainsi aucun danger.

J. D. GRENIER,

Le tailleur à la mode de la rue Dalhousie,

peut rendre un morceau de tweed et vous en faire un bel HABILLEMENT ou un magnifique PALETOT qu'il vous vendra à 20 ou 25 pour cent meilleur marché que n'importe où ailleurs.

C'est de sa part de la philanthropie qui vous fait faire de l'économie.

278 RUE DALHOUSIE, OTTAWA. Téléphone: Rideau 957.

Canadian Northern Steamships Limited THE ROYAL LINE

La ligne maritime qui est absolument la plus belle et la plus rapide

Depart de Montreal Royal George le 30 juin

On arrive à Bristol. Correspondance directe pour Londres et pour Paris. Attele avec accessoires sur tous nos bateaux pour la célébration de la salubrité.

S.-J. MONTGOMERY RUE SPARKS, BLOC RUSSELL. TELEPHONE: QUEEN-3544

Vous vous demandez souvent :

Où puis-je avoir les meilleurs impressions, et à qui dois-je confier mes travaux à l'imprimerie?

Nous vous répondons :

LES MEILLEURS RESULTATS ne peuvent être obtenus que si vous confiez vos travaux d'impression à un atelier typographique bien outillé et recommandé. Les ateliers de :

LA JUSTICE

sont ce qu'il y a de mieux pour vous donner pleine et entière satisfaction. Ne l'oubliez pas. Notre outillage est moderne et nos ouvriers des plus habiles.

Demandez un échantillon des ouvrages que nous avons faits en 1912.

457-459 rue Sussex, Ottawa

Téléphone : Rideau 736.

Ferronnerie à Bon Marché.

Ustensiles de Cuisine — en Aluminium, en Email et Fer-Mano aux prix coûtant. Pailles à l'huile "Perfection" prix \$4.00 pour \$3.50 \$4.50 pour \$4.00, \$5.50 pour \$5.00, \$6.00 pour \$5.50.

Patins H. Boker — Au prix coûtant. Tentes, Hockey, Raquettes. Au prix du gros.

Economisez, faites vos achats à notre magasin. McDOUGAL'S LIMITED

601 rue Sussex. Téléphone: Rideau 2202.